

UNE DISCIPLINE DE L'INCALCUL

Dinard, longue vie à tes clairs de lune, tes rafiots, tes ressacs, ton casino. Camarades du Cercle Freudien, la paix et le travail avec vous.

Je veux avant tout prononcer mes vœux pour le Cercle. Doléance et profession d'espérance sont sœurs. Comme ce lamento profond qui nous tient debout, enraciné dans sol, et ailes au Ciel.

Merci aux fenêtres, aux portes, aux extincteurs et surtout aux couloirs. Dans les couloirs, il s'en passe parfois des vertes. Un jour que j'étais un peu agité, Olivier Grignon m'avait dit : « crame pas tout, laisse consumer ». C'est pas mal dit, s'adressant à un bipolaire non encore repenti à l'époque, abonné aux vitesses 1 et 5 comme l'avait dit de lui un spirituel patient. C'est pas mal et ça invite à en garder sous la pédale. Avec son amour pour le fusil à tirer dans les coins, Olivier Grignon en profitait pour ancrer quelque chose à la lettre, dans les contingentes écritures de mon état-civil. C'est du chinois ? Oui, c'est du chinois.

C'est pas seulement pour rendre hommage à Olivier que je prends le truc par ce bout-là. C'est aussi qu'une interprétation comme ça, ça ne se calcul pas, je dirais tout aux mieux que ça nous calcule, en nous décalquant. C'est une trouvaille de l'incalcul.

Je remerciais ouvertures et couloirs aussi parce qu'un des problèmes qu'on a en plénière, c'est que cela fait horde. Même quand ça fait désordre. On n'entend guère que ceux et celles qui parlent. Difficile dans une horde de faire entendre un silence, de s'absenter sans s'abolir, de marquer la fin de quelque chose. En lieu et place de horde, je propose une petite cohorte. Cohorte avec qui poser mes questions et les croiser à d'autres sans qu'on ne nous les obstrue, ces chemins interrogatifs, avec des jugements et opinions.

« Une cohorte, c'est quoi ce truc ? ». Bof ! Quelques pèlerins des deux espèces, jaloux d'une découverte que l'on pourrait rapprocher de celle du roi nu : les boussoles et étalons qui furent bricolés en hâte pour « comprendre les émotions », « gérer les crises », « ré-éduquer subjectivement » « savoir quoi pas faire », possèdent un puissant agent d'obsolescence programmée : l'habitude. Passé un certain temps, elles sont aussi utiles que les guêtres le sont au lapin voire, Bretagne oblige, la scie sauteuse à l'huître. N'est-ce pas Claude Rabant qui nous proposait, à Lille, le banc de poisson comme stratégie contre la prédation ?

Ces pèlerins d'une semblable ouvrage partagent une épreuve de chaque jour : ce qui vient au dire n'est efficace sur la conduite qu'à la condition de traverser du corps.... Et même peut-être de traverser de l'entre-corps. Cela nous impose de prendre en compte, dans notre fonction d'agent d'accueil, les corps de plus d'un qui ne sont pas dans la pièce. Boue noire de l'occultisme ? Ou plus simplement épiphanie de réel ?

Aussi ai-je besoin qu'il y ait, quand on travaille « entre nous », le respect dû aux différences qui nous séparent de nos langues secrètes.

A ce sujet, David Dupont avec qui je voyageai ce matin, m'a proposé ceci : « l'ombre du miroir c'est un fond de tain ». Ce qui m'a fait penser aussi à cette chose rarement aperçue qui arrive à Freud et qu'il décrit dans l' « inquiétant » (OCF). Il n'est pas réfléchi sur un miroir mais sur deux. Il se voit comme on le voit et c'est méconnaissable. On ressent un peu cela quand on pratique le gromlo, ce que j'ai eu la chance de faire cet été. Il s'agit de renouer avec la langue d'avant la signifiante : pure articulation de baragoin. Cela nous rebranche sur des traces en nous d'avant la métaphore.

Nous avons frayé, au Cercle Freudien, avec de bons auteurs bien tourmentés par leur sujet. Prêtant nos voix à leurs écritures et nos oreilles à leurs voix, nous y avons reçus des effets de corps : corps à plusieurs, corps de séparation, inspirations d'actes. Les lettres que l'on peut incorporer donnent l'énergie, pour peu qu'elles soient vives, pour tourner l'exil en chemin. Nom d'une guérison. Malheur de l'identité lorsque la parole exile au plus proche le lointain. Vérité de ce malheur pour ceux qui n'ont pas d'être plus continu que la parole... et le silence qui va avec.

« Il y a alliance naturelle entre la vérité et le malheur, parce que l'une et l'autre sont des suppliants muets, éternellement condamnés à demeurer sans voix devant nous.

Comme un vagabond, accusé en correctionnelle d'avoir pris une carotte dans un champs, se tient debout devant le juge, qui, commodément assis, enfile élégamment questions, commentaires et plaisanteries, tandis que l'autre ne parvient pas même à balbutier ; ainsi se tient la vérité devant une intelligence occupée à aligner élégamment des opinions. »

Simone Weil. La personne et le sacré. p. 65 Rivages Poche. 2017

« Désarmez ! », avait un jour écrit Guy Dana dans le bulletin intérieur de l'association. Désarmons les discours et la « vive clarté de nos étés trop courts ». Laissons sa place à l'ombre, veilleuse de nos racinations, telle que si bien articulée par Michèle Montrelay. L'ombre nous donne des murs porteur dans nos corps : traits de bloc note magique (symptômes) repris à nouveaux frais pour faire creux d'appel au dire (sinthome). En l'analyste, en son corps, un mur porteur pour qu'une parole s'y suspende aussi nue que le chagrin qu'on confie à un arbre....

Notre petite cohorte boiteuse est en chemin pour rendre à la parole vivante son essor, hors des grilles de lectures, pas loin des zones où la lettre a imprimé la chair.

Du psychanalysteentre cuir et chair, entre une lettre pas toute et une voix singulière.

Interprété par ce qu'il lit et entendu par ce qui l'entend.

Contre un mur porteur ouvroir de silence. Pour dormir..... et peut-être rêver
Merci pour votre attention

Michel Hessel Dinard Equinoxe d'automne. 2017